Continents manuscrits
Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

5 | 2015
Écritures d'Algérie

« Inventer un autre regard »

Entretien d'Hervé Sanson avec Samira Negrouche

Samira Negrouche et Hervé Sanson

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/coma/571
DOI : 10.4000/coma.571
ISSN : 2275-1742

Éditeur
Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique
Samira Negrouche et Hervé Sanson, « « Inventer un autre regard » », *Continents manuscrits* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2015, consulté le 24 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/coma/571 ; DOI : 10.4000/coma.571

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, dispora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Inventer un autre regard »

Entretien d'Hervé Sanson avec Samira Negrouche

Samira Negrouche et Hervé Sanson

***

Médecin de formation, Samira Negrouche est surtout connue et reconnue pour ses poèmes et ses traductions poétiques de l'arabe et du tamazight vers l'anglais ou le français. Créatrice et organisatrice de récitals poétiques (Alger, Béjaïa), des printemps de poètes (Alger) et des spectacles, elle collabore aux revues littéraires du monde entier.

***

HERVÉ SANSON : Peux-tu évoquer pour les lecteurs de *Continents Manuscrits* ta méthode de travail ? À quel moment de la journée travailles-tu de préférence ? Quels sont tes outils et supports de travail ?

Samira Negrouche : Ma méthode de travail n'a rien de figé, je dirais qu'elle crée sa propre rythmique en fonction du projet en cours, de sa longueur, de sa complexité, de l'horizon où je le place. J'aime travailler la nuit, seul moment où l'inquiétude baisse, où le silence me semble plus porteur. Cependant, plus le temps passe, plus ma résistance aux veillées nocturnes s'amenuise, je laisse donc ces moments nocturnes pour – disons – l'Alchimie, qui n'a d'ailleurs rien de magique ; c'est simplement un moment de concentration un peu plus proche de ce que je souhaiterais.

Par ailleurs, je travaille mieux pendant des périodes bloquées en me coupant autant que possible du monde extérieur, ce sont ces périodes qui sont les plus difficiles à organiser et à placer dans un calendrier. Le plus intéressant est d'y arriver avec des ingrédients, des pistes diverses, des notes ; c'est là qu'avance le corps de l'écrit.

La relecture se fait quant à elle à distance, à l'aube, après une bonne tasse de café.

Pour ce qui est des outils et supports, j'utilise un ordinateur portable mais je ne m'y mets qu'une fois quelques notes saupoudrées dans mes carnets ou sur mes feuilles volantes. Les feuilles servent à griffonner, à faire de la géométrie, à mettre un peu d'anarchie quand cela semble impossible sur un document Word.

Quant aux carnets, j'en entame un pour chaque nouveau projet, même s'il s'agit d'un texte de trois pages ; je les emporte lors de mes marches, de mes courts déplacements, je n'écris dans ces carnets qu'à l'extérieur de chez moi ; d'ailleurs, très vite s'y mêlent des informations du quotidien, ce qui me sert de point de repère.
Face à mon ordinateur, j'ai toujours mes brouillons volants d'un côté, mon carnet de l'autre.

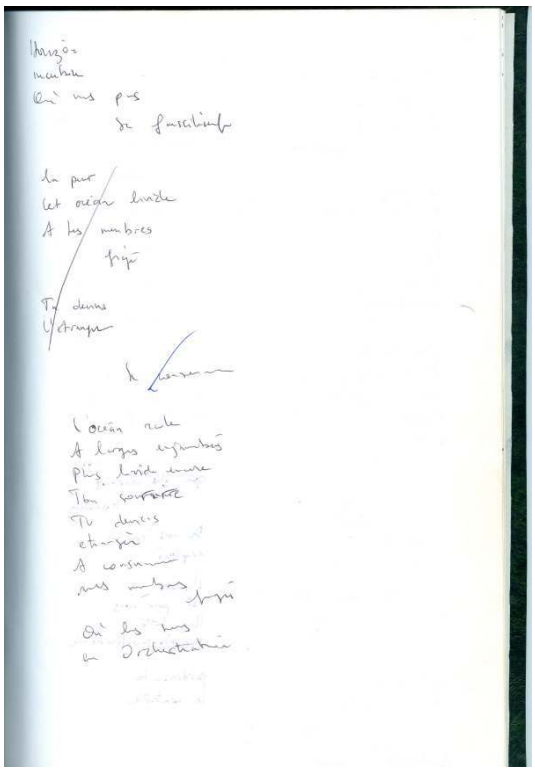
HERVÉ SANSON : Quel rapport entretiens-tu avec tes propres manuscrits ? À ce que l'on nomme les « avant-textes » de l'œuvre ? Conserves-tu les différents états d'un poème – avant sa mise au point finale ?

Samira Negrouche : Mes manuscrits sont rarement des textes aboutis jusqu'au stade de l'avant-texte, ce sont plus des croquis disparates, des mots-clés, une constellation assez incompréhensible – mais à reliefs – où se mêlent des dessins, des lignes et des cercles, quelques flèches au passage, des listes très ordinaires ; il arrive souvent que je n'en garde rien mais c'est un chemin nécessaire pour entrer dans le vif de ce qui m'intéresse. Pour résumer, mes manuscrits sont mes rituels de passage.
Sur un document numérique, il n'y a souvent pas besoin de garder ses brouillons ; je le fais pour les textes que je traduis, il en existe souvent plusieurs versions mais rarement pour mes propres textes.
Voilà comment cela se présente : je place en bas de page toutes les phrases, les parties qui me semblent intéressantes mais maladroites ou dissonantes, ou justement trop évidentes, parfois elles sont de côté pour aller un peu plus loin dans le texte ; je colle, décolle et modifie au fur et à mesure, je garde souvent ces fragments intermédiaires jusqu'à une version proche du résultat final puis j'imprime et lis à distance. Une fois la version finale décidée, je supprime tout ce qui est resté jusque-là en bas de page, ce qui a conduit au texte, y compris la majorité des papiers brouillon, sauf si des pistes à creuser pour l'avenir sont apparues ; dans ce cas, je ne garde pas la phrase qui m'intéresse mais tout le brouhaha en question.

HERVÉ SANSON : La « cuisine de l'œuvre » a-t-elle un intérêt pour toi ? Fais-tu partie de ces auteurs pour qui cela est de l'ordre de l'intime et qui répugnent à dévoiler aux chercheurs les dessous de l'œuvre ?

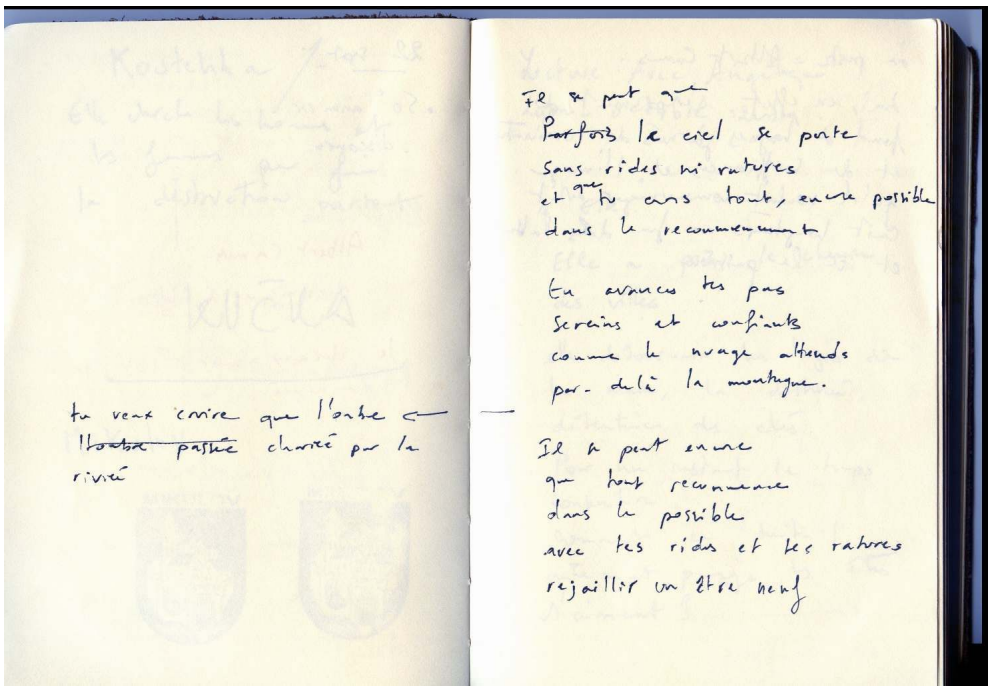
Samira Negrouche : Cette cuisine sert de point de repère, elle est de fait mouvante ; je n'ai pas une même recette que je répète ou perfectionne, les cuisines précédentes rassurent, placent la barre quelque part, mais l'idée c'est d'inventer un autre regard, c'est cela la poésie, du moins de mon point de vue ; modifier les focales et créer à chaque fois une nouvelle rythmique, tant sonore, que visuelle, que métaphorique. Bien sûr, il ne s'agit pas de changer pour changer, c'est simplement un cheminement, une expérimentation.
Si vous voulez explorer une montagne, il est préférable de ne pas suivre tous les jours le même sentier ; bien que les perceptions ne soient jamais les mêmes – d'ailleurs peut-être voudrais-je un jour explorer un même sentier au fil du temps. Pour l'instant, c'est bousculer mes frontières qui m'intéresse.
Cela ne me dérange nullement de partager cette part d'intime avec les chercheurs, une fois que l'expérience en question est derrière ; par contre, je ne partage pas ce qui est en cours, car c'est par définition mouvant, inconnu, imperceptible.

Fig. 1 « À l'ombre de Grenade », manuscrit



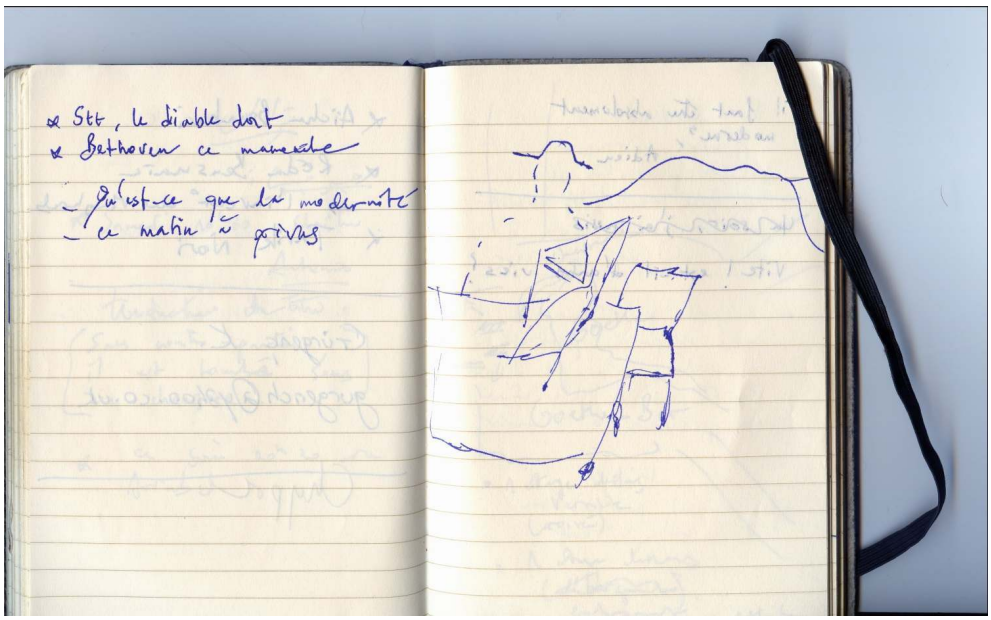
Reproduction avec l'aimable autorisation de l'auteur

Fig. 2 « il se peut », manuscrit



Vous retrouverez ce poème publié ici
Reproduction avec l'aimable autorisation de l'auteur

Fig. 3 « Rimbaud – monologues », manuscrit



Reproduction avec l'aimable autorisation de l'auteur

HERVÉ SANSON : Quel est ton mode de « composition » d'un poème ? L'écriture d'un poème obéit-elle à plusieurs étapes ? Souscrit-elle à une certaine durée, ou bien est-elle le fruit d'un jaillissement, d'un « moment » ? Reprends-tu tes poèmes ?

Samira Negrouche : Pour répondre à cette question, il faut avant tout savoir d'où vient le désir du poème, où commence-t-il ? Vient-il d'une idée ? De ce que nous appelons contexte ? D'une proposition / invitation ? Vient-il d'une image observée ou extrapolée ? D'une musique ? D'une émotion ?

Bien sûr, il peut y avoir des jaillissements, et dans ce cas il ne faut jamais se précipiter, mais donner le temps au regard de prendre de la distance et de sculpter le jaillissement, ou justement de lui rendre son apparence brute.

Je suis pour ma part adepte de la lenteur, du silence, je n'aime pas agiter ou remuer les jaillissements tant qu'ils ne se sont pas déployés à leur guise.

L'écriture, et de surcroit la poésie, exige surtout de sculpter son regard, d'aiguiser sa pensée, de croiser ses multiples connaissances en apprenant à s'en éloigner. Cela exige aussi de digérer ce qui est lu, ce qui est entendu, que ces apports soient nourriture et non canaux standard.

Si le poème me vient d'une idée, ou si comme cela arrive souvent des questions qui naissent de ce jaillissement, je vais être naturellement adepte de l'observation, de la recherche, tant bibliographique, que scientifique ; je n'utilise pratiquement jamais ce que je recherche – ou trouve –, ce n'est pas l'objectif, l'objectif est d'animer l'idée, lui donner un mouvement, un souffle, un relief ; cela m'aide à approfondir mon « propos », ma « musique ».

Il n'y a pas de durée type dans l'écriture d'un poème, il peut jaillir rapidement et être corrigé pendant des semaines, des mois ; et il peut être porté comme une ombre encore timide pendant longtemps avant que ses reliefs ne se précisent lentement.

Bien sûr, je reprends mes poèmes, je les porte longtemps surtout et j'y reviens à posteriori, j'aime les lier à d'autres fragments écrits à des périodes totalement différentes, notamment à l'occasion de lectures publiques ; cela permet un regard utile

sur son propre cheminement qui peut nous sembler chaotique, mais qui prend parfois sens – un certain sens – avec le temps, qui aide parfois à se regarder, à survivre quand le doute s'installe et grandit.

AUTEURS

SAMIRA NEGROUCHE

Poétesse

HERVÉ SANSON

RWTH University / ITEM